

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **20 (1970)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

SCIENCES
BIBLIQUES

ROBERT MARTIN-ACHARD : *Actualité d'Abraham*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1969, 197 p.

La dédicace de l'ouvrage : « Aux enfants d'Abraham rencontrés en Terre sainte. Que Dieu hâte le jour de leur réconciliation », en souligne l'actualité à un moment où pour la première fois dans leur histoire ceux qui se réclament d'Abraham sont vraiment divisés en deux camps irréductiblement hostiles, et elle révèle en même temps l'intention profonde de l'auteur. Il ne s'agit pas seulement de connaître le personnage historique que nous décrit le récit de la Genèse (Gen. 12-26) ; il s'agit surtout d'étudier et de comprendre les diverses interprétations religieuses dont ce personnage a été l'objet au cours des millénaires. Ce n'est certes pas sous-estimer l'importance du premier chapitre (« Le témoignage archéologique sur Abraham ») où R. Martin-Achard présente le dossier complet du problème historique, et de l'insertion de la geste d'Abraham dans l'histoire du deuxième millénaire avant J.-C. Mais l'intérêt (et en quelque sorte l'originalité) de l'ouvrage réside néanmoins en premier lieu dans les chapitres II (« La tradition véterotestamentaire sur Abraham ») et III (« Les traditions juive, néotestamentaire, et coranique »). Le but du chapitre II n'est pas de commenter la geste d'Abraham dans son ensemble mais bien plutôt de décrire la manière dont chacune des trois « traditions » qui en constituent la trame (l'auteur écarte sans la discuter l'hypothèse selon laquelle nous serions en présence de quatre traditions différentes) a conçu le rôle du patriarche dans l'histoire du salut. C'est pourquoi un passage clef est choisi dans chacune des traditions : Gen. 12.1-4a pour le yahviste, Gen. 22 pour l'élohiste, Gen. 17 pour P ; l'auteur en offre une exégèse détaillée en montrant que chacune des trois sources a placé un accent caractéristique, que chacune présente des vues particulières et complémentaires sur le patriarche ; ensuite, on passe aux interprétations rencontrées dans d'autres livres de l'Ancien Testament. Le chapitre III, enfin, est consacré à l'étude des traditions juives, néotestamentaires, et coraniques. — L'ouvrage tient ce qu'il promet, et dans les notes, l'auteur met généreusement à notre disposition les vastes ressources de son érudition. — Au risque de paraître ingrat et mesquin, qu'il nous soit permis de faire une suggestion. L'auteur est conscient du fait qu'il faudrait compléter l'enquête par l'étude de la tradition chrétienne postérieure au Nouveau Testament (cf. p. 179, n. 200). Or, étant donné le titre de l'ouvrage et la dédicace, ne conviendrait-il pas également d'interroger la tradition juive post-talmudique (par exemple, l'interprétation d'Abraham chez M. Susman, ou chez Martin Buber) et la tradition musulmane post-coranique ? Chez le philosophe mystique Ibn al-Arabi, pour ne citer que lui, Abraham apparaît comme le « chaton » où est enchâssée la « sagesse qui est folle d'amour » (cf. Fuçouç al-hikam, les « chatons des sagesse »). Il est vrai que le Coran occupe dans l'islam une place incomparable ; et pourtant, l'islam est — heureusement d'ailleurs — plus riche que le seul Coran.

CARL-A. KELLER.

ANDRÉ LACOCQUE : *Le devenir de Dieu*. Paris, Editions universitaires, 1967, 187 p. (Encyclopédie Universitaire.)

Il s'agit d'un commentaire des chapitres 1-4 de l'Exode, commentaire caractérisé par une mauvaise humeur certaine à l'égard de la tradition exégétique récente. L'auteur s'inspire principalement des interprétations rabbiniques — Targoum, Midrash, exégètes juifs du Moyen Age — et il cite souvent et avec approbation le commentaire juif moderne d'U. Cassuto, mais il tient également compte des progrès réalisés dans le domaine des recherches sur l'Orient ancien. Souvent original, voire même frondeur, le commentaire d'A. Lacocque aborde quantité de problèmes théologiques et sera de ce fait particulièrement utile au pasteur et au responsable d'études bibliques. Tout ce que cet ouvrage peut avoir de discuté est amplement racheté par l'explication du verbe *HYH* en Ex. 3.14, que l'auteur traduit finalement par « Je deviens avec qui (!) je deviens ». Sur ce point, hélas, la *TOB* est nettement rétrograde : elle traduit en effet la phrase par « je suis qui je serai », traduction indéfendable philologiquement, bien qu'à la rigueur elle puisse, moyennant explication, rendre le sens au moins approximativement.

CARL-A. KELLER.

E. LIPINKSI : *Le poème royal du Psaume LXXXIX, 1-5. 20-38*. Paris, Gabalda, 1967, 107 p. (Cahiers de la Revue biblique n° 6.)

La découverte d'un fragment du Ps. 89 à Qumran (4Q Ps. 89) a été pour l'auteur l'occasion de réexaminer la partie centrale de cette composition, les versets 2-5 et 20-38. Il s'agit, selon lui, d'un poème datant de la fin du X^e siècle, plus exactement d'une œuvre littéraire rédigée sans doute par Etan l'Ezrahite (v. 1 ; cf. 1 R 5.11 et 1 Chr. 2.6), poète appointé à la cour de Jérusalem, qui travaillait pour le roi dont il visait à asseoir l'autorité en mettant en valeur l'idéologie royale davidique. L'oracle de Nathan (2 S 7) dépend essentiellement de ce psaume. Les versets 6-19, où le Hermon et le Tabor sont mentionnés, constituent un hymne composé dans le nord du pays, sans aucune relation avec le poème primitif d'Etan. Les versets 39-52 ont été ajoutés plus tard. — E. Lipinski offre un commentaire détaillé du poème primitif où il allègue surtout des textes mésopotamiens et ougaritiques aptes à élucider l'idéologie royale. Quelle que soit la valeur de l'hypothèse de départ, au demeurant très séduisante, cet ouvrage doit être considéré comme une importante contribution à l'exégèse du psaume.

CARL-A. KELLER.

G. EBELING : *Psalmmeditationen*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1968, 176 p.

Voici un recueil de dix sermons, sur les psaumes 1, 2, 3, 5, 8, 14, 22, 23, 24 et 51.12-14. Ce sont des sermons exigeants, très intellectuels, à la démarche dialectique. On ne saurait imaginer contraste plus violent que celui qui oppose un sermon de W. Lüthi, par exemple, à une prédication de G. Ebeling : chez le premier, c'est la proclamation de l'Évangile qui s'adresse à l'homme dans la totalité de son être, où foisonnent les images, les comparaisons, les illustrations ; chez le second, une démonstration un peu cérébrale faisant appel à la réflexion et au pur *Mitdenken*. — Les sermons de G. Ebeling sont basés sur une recherche exégétique consciencieuse, cela va de soi, mais il ne faut guère y chercher des

développements de théologie vétérotestamentaire : ce sont plutôt des exemples d'herméneutique vétérotestamentaires que les futurs historiens de la théologie protestante utiliseront volontiers comme document caractéristique des années soixante. Le schéma d'un sermon est en général le suivant : guidé par le texte, le prédicateur analyse un aspect particulier du « problème Dieu », et il finit par aboutir à la solution qui s'appelle « Jésus ». Parfois aussi il devient plus concret ; à propos du psaume 23, par exemple, où la confiance en Dieu se transforme concrètement en confiance dans le monde. Le langage de G. Ebeling est très soigné, on est pris un peu malgré soi par le mouvement de la démonstration. Aussi éprouve-t-on un sentiment de gratitude qui, toutefois, ne délivre pas de l'inquiétude, voire de l'angoisse, qui sont également provoquées par la lecture.

CARL-A. KELLER.

A.-M. DUBARLE : *Judith*. Formes et sens des diverses traditions. Tome I : Etudes ; tome II : Textes. Rome, Institut biblique pontifical, 1966, 191 p. et 203 p.

L'ouvrage consiste principalement en une édition critique d'une vingtaine de textes hébreux relatifs à l'histoire de Judith, accompagnés d'une traduction. Ces textes attestent l'existence d'une tradition spéciale au sein de judaïsme. Dans la première partie qui contient l'introduction, l'auteur procède à une analyse pénétrante des divers témoins de la tradition hébraïque. La confrontation de ces textes avec les recensions grecques et latines montre que nous sommes en présence d'une tradition indépendante qui permet de mieux saisir les problèmes auxquels l'interprète du livre de Judith doit faire face. Cet écrit, M. Dubarle le considère comme une « broderie d'épisodes à couleur biblique sur un canevas de faits traditionnels beaucoup plus sobre » (p. 164), au service d'une intention doctrinale dont il précise les principaux éléments. A la base, il faut admettre un événement historique qui se situe quelque part au début de l'époque perse, sans qu'il soit possible d'en préciser les circonstances. — L'auteur a mis entre nos mains un précieux instrument de travail, et il faut souhaiter qu'il inaugure par là une nouvelle étape de l'étude quelque peu délaissée du livre à la fois rebutant et intrigant auquel il a consacré tant de peines.

CARL-A. KELLER.

DANIEL LYS : *La chair dans l'Ancien Testament* — « *bâsâr* ». Paris, Editions universitaires, 1967, 174 p. (Encyclopédie Universitaire.)

L'auteur nous pardonnera certainement si nous renonçons ici, dans le cadre d'un bref compte rendu, à tenter une analyse approfondie de son ouvrage, ouvrage à consulter avec soin quand il s'agit d'interpréter un passage où l'on rencontre le mot *bâsâr*. Comme il l'avait fait dans ses précédents ouvrages sur l'anthropologie biblique (*Néphèsh. Histoire de l'âme dans la révélation d'Israël au sein des religions proche-orientales*, 1959 ; et *Rûach. Le Souffle dans l'Ancien Testament*, 1962), l'auteur suit autant que possible l'ordre chronologique des textes étudiés, sans que pour autant apparaisse une évolution historique de la notion vétérotestamentaire de la « chair ». Les résultats ne sont pas révolutionnaires mais néanmoins significatifs. Retenons par exemple le fait que le terme *bâsâr* n'est jamais, sans exception, appliqué à Dieu : Dieu n'est pas *bâsâr*, il n'est pas un corps et n'a pas de chair, et le rôle des anthropomorphismes n'est pas de décrire Dieu en soi, mais de décrire son action dans sa relation à la

création et à la créature. En outre, la chair n'est jamais mauvaise en soi, et on ne saurait parler d'un pessimisme vététotestamentaire envers la chair. Certes, la chair est faible et fragile, elle a constamment besoin du renouvellement du souffle par Dieu, mais l'existence « charnelle » marque aussi la dignité de la créature dans son absolue dépendance de Dieu. — En guise de conclusion, l'auteur rappelle l'importance que la notion de « chair » revêt dans le message chrétien de l'incarnation de la Parole de Dieu.

Carl-A. KELLER.

LUCIEN CERFAUX : *Jésus aux origines de la tradition*. Paris, Desclée De Brouwer, 1968, 301 p. (Pour une histoire de Jésus, 3).

La disposition du présent ouvrage révèle une manière personnelle de concevoir une vie de Jésus. La description qui est faite du ministère de Jésus s'appuie presque exclusivement sur les matériaux du premier évangile, que l'auteur rassemble autour de deux blocs de traditions : la tradition de Galilée et la tradition de Jérusalem. La suite matthéenne, avec ses trois discours (chap. 5, 10, 13), projette le rythme du ministère initial de Jésus : proclamation de la bonne nouvelle aux foules par Jésus, puis par ses disciples envoyés en mission ; à la suite de l'échec de cette méthode « populaire », Jésus se replie sur un petit groupe qu'il enseigne désormais en paraboles. Discours, récits de miracles et de controverses et paroles de Jésus éclairent de diverses façons la proclamation de la souveraineté de Dieu et le rôle de ses hérauts. Les matériaux de cette tradition, malgré le caractère artificiel de leur arrangement actuel, reposent, selon l'auteur, sur des souvenirs historiquement solides, conservés par les Douze et les premiers disciples. Ils ne reflètent aucune trace des événements de Pâques, qui permettrait de les interpréter comme une épiphanie secrète de la gloire du Ressuscité. — Un second ensemble de tradition est tout entier concentré autour de la montée à Jérusalem, de la passion et de la résurrection. Entre ces deux ensembles littéraires, L. Cerfaux croit légitime d'insérer un ensemble de traditions complémentaires qui viennent combler quelque peu le hiatus chronologique qui disjoint les deux premières traditions : certaines paroles de Jésus dispersées dans les évangiles ainsi que la section du voyage fictif vers Jérusalem raconté par Luc constituent ce dernier ensemble. — Tandis que dans des prolégomènes, L. Cerfaux cherche à établir la solidité des témoignages des disciples et des communautés chrétiennes par un rapide aperçu des facteurs qui garantissent la fidélité de leur transmission, son étude s'achève sur une analyse des sources les plus anciennes conservées par les évangiles, qui permettraient d'atteindre l'état le plus archaïque de l'histoire de Jésus. Malgré les réserves qu'il exprime à l'égard de toute biographie de Jésus, cet ouvrage demeure enchaîné à l'illusion qu'il puisse y avoir d'autres et de meilleures « biographies de Jésus » que celles composées par les évangélistes eux-mêmes. Contre ceux qui insistent sur l'activité rédactionnelle des évangélistes, sur leurs sources et sur l'importance de l'interprétation postpascale qui dépasse, selon eux, les évangiles, L. Cerfaux se plaît à souligner que ces derniers transmettent un fidèle et solide compte rendu des paroles et faits et gestes de Jésus. Ce jugement est-il fondé sur une juste appréciation de la formation des évangiles ? Nous ne le pensons pas. Les critères qui, selon lui, permettent d'établir l'authenticité des textes sont très fragiles et suffisamment vagues pour être illusoire. Ce livre, une fois de plus, nous convainc que toute reconstitution d'une histoire de Jésus montre sa véritable faiblesse par le peu de cas qu'elle est amenée à faire de la diversité des données évangéliques, dont elle

atténuée au maximum les différences, et du procès d'interprétation qui a permis aux communautés chrétiennes d'actualiser dans des situations particulières les traditions passées. En minimisant le rôle de ce procès, notre auteur se donne la tâche facile pour écrire une histoire de Jésus, c'est-à-dire pour construire un objet littéraire bien fade et éculé par toutes les tentatives du même genre qui l'ont précédée.

ROMAIN CARPEAU.

Vom Christus zur Kirche. Charisma und Amt im Urchristentum, herausgegeben von Jean Giblest. Vienne-Fribourg i.B.-Bâle, Herder, 1966, 251 p.

Voici, traduit en allemand par Dr Mathilde Lehne, l'ouvrage collectif *Aux origines de l'Eglise* (Bruges, Desclée De Brouwer, 1965), édité par le P. Jean Giblest, professeur à l'Université de Louvain. Comme notre Revue n'a pas eu l'occasion de rendre compte de l'édition française originale de ce volume, j'en signale avec précision le contenu : J. COPPENS : l'Eglise comme nouvelle Alliance de Dieu avec son peuple ; A. DENIS : Le développement des structures de la secte de Qumrân ; J. GIBLET : Les douze : histoire et théologie (important article tant par l'état de la question qu'il présente que par la solution prudente qu'il propose) ; H. VAN DEN BUSSCHE : L'Eglise dans le quatrième Evangile ; P. ANDRIESEN : La nouvelle Eve comme corps du nouvel Adam ; L. CERFAUX : L'Eglise dans l'Apocalypse ; J. COPPENS : L'Eucharistie. Sacrement et sacrifice de la nouvelle Alliance : fondement de l'Eglise ; P. GRELOT : Le ministère ecclésial au service du peuple de Dieu ; W.C. VAN UNNIK : Les réflexions des gnostiques sur l'Eglise ; R. MARLÉ : L'Eglise dans l'exégèse et la théologie de Bultmann. — A l'exception de W.C. van Unnik, professeur à l'Université d'Utrecht, tous les auteurs sont catholiques. Ils tentent de répondre à la vieille question : Jésus a-t-il fondé l'Eglise ? Ils se demandent également si l'Eglise primitive a été tout d'abord, comme le pense R. Bultmann, une grandeur invisible et eschatologique, une Eglise de la parole, ou, dès le début, l'Eglise apostolique marquée par les sacrements et les ministères. Par une démarche strictement exégétique, ils parviennent à la conclusion que l'origine de l'Eglise remonte au Jésus historique.

FRANÇOIS BOVON.

GOTTFRIED SCHILLE : *Die urchristliche Kollegialmission*. Zürich, Zwingli Verlag, 1967, 215 p. (Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments, Band 48)

Cette étude se présente comme une nouvelle contribution à l'étude de l'organisation de la communauté primitive. Elle s'attache plus spécialement à la notion d'apostolat afin d'en délimiter non seulement la fonction individuelle, mais aussi — ce qui est intéressant aujourd'hui où le travail en groupe se généralise — la méthode de travail collectif. L'auteur analyse les différentes listes de collaborateurs des apôtres d'Actes 6 : 5 ; 13 : 1 ; 20 : 4, etc... et en arrive à la conviction que : « Das Mitarbeiterkollegium ist offenbar ein fester Bestandteil der urchristlichen Missionsmethode gewesen » (p. 62). Il fait remarquer que la tradition veut que les collaborateurs gardent en général un lien très étroit avec la communauté locale. Il s'arrête ensuite longuement aux « douze » et à leur variante (douze apôtres, douze disciples, cf. I Cor. 15 : 3-5

et Marc 3 : 13-19). Ce qui nous semble le plus original dans ce travail, c'est que Schille n'achève pas sa recherche à ce point mais qu'il la poursuit : « Besser als über die urchristliche Missionsgeschichte wissen wir über die altkirchlichen Verhältnisse Bescheid » (p. 151). Il compare alors l'organisation primitive à celle des II^e et III^e siècles, l'Eglise des premiers temps aux évêchés ou patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche, de Rome, de Macédoine et de Grèce. Enfin il cherche les parallèles à cette « mission collégiale » à Qumrân, dans le Judaïsme, en Egypte, chez les Grecs et dans l'organisation romaine.

MARCEL FALLET.

HENRI CAZELLES, P.S.S. : *Naissance de l'Eglise, secte juive rejetée ?*
Paris, Le Cerf, 1968, 129 p. (Lire la Bible, 16)

« Pour bien comprendre le Nouveau Testament et l'œuvre de Jésus de Nazareth, il importe d'avoir une vue claire des problèmes et des tensions qui commandaient alors la vie d'Israël... » Ainsi débute ce petit livre de H. Cazelles. Sous les titres : le régime de la Torah, la persécution grecque et la crise du sacerdoce aaronide, l'attente apocalyptique, l'état Asmonéen et les origines du sadducéisme, l'affermissement du pharisaïsme, l'essénisme et Qumrân, Hérode, Hérodiens et Zélotes puis les sectes baptistes et pour terminer l'Eglise de Jérusalem, il offre à son lecteur une excellente introduction à la période en général si mal connue de l'histoire du peuple juif qui va du retour de l'exil à la chute de Jérusalem. Le but semble pleinement atteint. La continuité et la rupture entre la communauté chrétienne et les sectes juives ainsi que le climat spirituel de cette période apparaissent clairement. De plus une bibliographie sommaire et un tableau chronologique (succession des grands prêtres et événements nationaux et religieux) viennent en aide au lecteur.

MARCEL FALLET.

Kellia 1965. Recherches suisses d'archéologie copte, dirigées par
Rodolphe Kasser, vol. I. Genève, Georg, éditeur, 1967, 62 p.

Lorsqu'en décembre 1969 la rédaction de la *Revue de théologie et de philosophie* m'envoya ce superbe volume avec la demande de le présenter aux lecteurs, ce fut pour moi un véritable choc. Je venais de lire les *Apophthegmata patrum*, recueil émouvant et instructif d'anecdotes relatives à la vie des moines d'Egypte, et de sentences spirituelles, où le site des Kellia joue un rôle important, avec ses *cellules* précisément, isolées ou groupées en des agglomérations, où les moines se rendaient mutuellement visite afin de s'entretenir des questions de la vie ascétique. Et voilà que les *kellia* devenaient visibles et palpables, grâce à des plans, des descriptions, et une abondance de photographies. M. R. Kasser et son équipe ont fouillé un certain nombre de *kôm* (ruines) au printemps 1965, et ils ont mis à jour outre les restes des murs quelques inscriptions malheureusement fragmentaires, une décoration simple mais non dépourvue de charme, et les indispensables morceaux de poterie. Les commentaires des excavateurs font le point des découvertes tout en indiquant les nombreuses lacunes de notre information. Malheureusement le site est menacé par les travaux de défrichage des terrains à l'aide des machines les plus modernes, et il est à souhaiter que quelques *kôm* au moins puissent encore être examinés avant qu'il ne soit trop tard.

CARL.-A. KELLER.

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

HEIKO AUGUSTINUS OBERMAN : *The Harvest of Medieval Theology. Gabriel Biel and Late Medieval Nominalism*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1963, 496 p.

Cet ouvrage constitue une importante contribution à l'histoire de la pensée d'une époque souvent décriée et considérée comme un temps de décadence. Il jette une lumière nouvelle sur le nominalisme dont l'importance historique est considérable, puisqu'il a marqué profondément la philosophie moderne. L'auteur commence par fournir une biographie de Gabriel Biel, natif de Spire dans le premier quart du XIV^e siècle, rattaché aux Frères de la Vie commune et professeur à l'Université de Tubingue ; puis il présente un certain nombre de notions-clés de la pensée de Biel et du nominalisme en général, avant de les analyser d'une manière plus systématique et plus élaborée dans le corps de l'ouvrage. Celui-ci comprend neuf chapitres qui traitent respectivement de la foi et de la raison, de la loi naturelle comme ordre divin, de la chute et de la rédemption, de la justification, de la prédestination, du Christ et de l'eucharistie, de la mariologie, du mysticisme nominaliste, de l'Écriture et de l'Église. A ces questions de théologie, se mêlent naturellement une série de questions philosophiques relatives à la nature de l'homme, à la connaissance, etc. On peut dire en général que l'auteur réfute l'image simplifiée qu'on se fait du nominalisme, en montrant qu'il n'y a pas de divorce chez Biel entre la raison et la foi, que Biel ne rompt pas avec la tradition sur la question du fondement de l'éthique, qu'il n'enseigne pas l'inutilité des œuvres, que la prédestination, chez Biel comme chez Occam, dépend des mérites, et ainsi de suite. On le voit, l'interprétation habituelle du nominalisme doit être révisée si l'on en croit l'auteur. A propos de chacune de ces questions, des rappels historiques permettent de mieux situer et de mieux comprendre la pensée des nominalistes, qui, éclairée de la sorte, est moins étrange qu'elle ne paraît au premier abord. On le vérifiera en lisant, par exemple, les pages que l'auteur consacre à ce qu'il appelle l'*asinus-Christology* d'Occam. A propos du mysticisme nominaliste, l'auteur s'élève encore contre l'opinion commune : nominalisme et mysticisme, selon lui, ne s'excluent pas, mais il s'agit dans ce cas d'un mysticisme d'un autre type que celui des thomistes, d'un mysticisme affectif et non spéculatif : insistant sur la disproportion entre Dieu et l'homme, le nominalisme enseigne une union avec Dieu par l'amour, plutôt que par une intuition intellectuelle. L'auteur conclut en soulignant la catholicité du nominalisme, dans lequel il voit non pas la désintégration de la pensée médiévale, mais son progrès. De là le titre de son livre : la fin du Moyen Age est le temps de la moisson. Sur plus d'un point, les nominalistes ont préparé le terrain pour les décisions du Concile de Trente, en particulier sur la question de l'Écriture et de la Tradition. Occam n'a pas été condamné comme Eckhart l'a été, et parmi les premiers adversaires de Luther figurent des hommes largement redevables à la tradition nominaliste. L'auteur fournit des preuves convaincantes, mais on ne peut s'empêcher de penser que son intention tient un peu de l'apologie et qu'il demeure possible de prendre parfois le parti contraire en interprétant autrement qu'il ne le fait les différences qui subsistent entre l'occamisme et la pensée antérieure. Cet intéressant ouvrage s'achève sur deux index et sur un glossaire des termes techniques du nominalisme.

FERNAND BRUNNER.

ROLF SCHAEFER : *Ritschl. Beiträge zur historischen Theologie*. Herausgegeben von G. Ebeling. Tübingen, Mohr, 1968, VIII + 220 p.

« Il semble que l'on reconnaisse de plus en plus que le XIX^e siècle, si souvent dénigré, est plus important pour la dogmatique actuelle qu'on n'a eu, longtemps, coutume de penser » (p. 1). L'auteur a raison, et raison aussi d'en faire la démonstration sur Ritschl, auquel Barth, dans sa « Théologie protestante au XIX^e siècle », avait donné le coup de grâce — bien immérité. Son mérite est d'autant plus grand, que Ritschl est, par la sécheresse et la lourdeur de son style et par ses exposés touffus (en particulier dans sa monumentale monographie « Rechtfertigung und Versöhnung ») un des auteurs théologiques les plus rébarbatifs de son siècle. — Dans les premières pages, il donne l'état de la question, en présentant les principales études récentes sur Ritschl. Celle de Barth, la seule d'ailleurs qui donne de la théologie de Ritschl une vue synthétique, est la plus ancienne. Schaefer déplore que la plupart jugent Ritschl sur les éléments philosophiques, plus ou moins marginaux, de sa réflexion, sans se donner la peine d'élucider la fonction qu'ils remplissent, dévalorisant ainsi le caractère résolument biblique et luthérien de sa théologie. — Suit un exposé systématique — c'est la partie la plus importante du livre — de la pensée de Ritschl lui-même (p. 44-173). Après quelques pages fort utiles sur des notions souvent mal comprises (ethisch, sittlich, religiös), Schaefer expose, avec une remarquable objectivité, l'enseignement de Ritschl sur Dieu, le péché, le Christ, l'Eglise. Il est en effet indispensable, si on veut faire valablement la critique de la critique, de laisser Ritschl se présenter lui-même au travers d'une analyse complète de sa pensée. L'auteur s'acquitte avec conscience et soin de cette tâche difficile, évitant les simplifications et les conclusions partiales, mais relevant aussi les faiblesses et les lacunes du système ritschlien. — Il ne peut être question de résumer un exposé, dont la valeur réside dans la mise en évidence de toutes les données. Signalons cependant à l'attention du lecteur les pages 129-150, consacrées à l'ecclésiologie. Elles font voir à quel point la dogmatique de Ritschl tient à être une dogmatique ecclésiale, résolument rattachée à la tradition luthérienne. Sous des dehors qui justifient en apparence tous les soupçons, elle retient une proportion étonnante d'authentique substance théologique. L'insistance presque fanatique avec laquelle Ritschl fait passer l'Alliance ou l'Eglise avant le croyant, au point, dit Schaefer, que « la notion de foi ne joue pas un rôle déterminant dans le système de Ritschl » (p. 137), n'est pas le fait d'une rupture avec la Réformation ; elle montre au contraire un Ritschl soucieux d'éliminer une théologie de l'*homo religiosus* ou un méthodisme qui fait de la foi une œuvre, et de restituer l'irréductible antériorité de la révélation (p. 138) — qui sera le thème majeur de la « théologie dialectique ». — Schaefer a réservé pour la fin (p. 154-173) son analyse des principes théologiques du ritschlianisme. 1. En ce qui concerne l'usage de l'Écriture, Ritschl pratique une espèce de positivisme bibliciste qui court-circuite les problèmes herméneutiques (c'est la rançon de sa rupture fracassante avec F. C. Baur) et conduit dans l'impasse la réflexion sur le rapport entre l'Écriture et la tradition. 2. Quant à sa philosophie de la religion, loin de constituer, comme on l'a souvent dit, une vérité générale qui relativise la révélation historique, elle est plutôt, selon Schaefer, la tentative de formuler en un langage « scientifique », dans un but de vérification, la vérité révélée. Si Ritschl mérite un reproche, ce serait bien plutôt celui d'ignorer « la problématique de l'histoire des religions, dans laquelle le christianisme est impliqué » (p. 170). 3. Pour Ritschl, on le sait, la connaissance religieuse se réalise sous

forme de « jugements de valeur », et on lui a âprement reproché de faire ainsi de l'homme le juge de la révélation. Schaefer réplique avec raison que l'intention de Ritschl est de mettre en lumière le caractère existentiel ou relationnel de cette connaissance, et il estime, contrairement aux critiques habituelles, que Ritschl, bloqué par son objectivisme, n'a pas su tirer les conséquences d'une intuition riche en promesses (p. 173). — On trouve en appendice des extraits inédits, fort intéressants, de divers cours manuscrits de Ritschl. — L'ouvrage de Schaefer renouvelle opportunément notre connaissance de Ritschl, et il faut savoir gré à l'auteur de mettre dans nos mains un bon instrument de travail.

CHRISTOPHE SENFT.

HENRI MANEN : *Le pasteur A.-N. Bertrand, témoin de l'unité évangélique, 1876-1946*. Ouvrage publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique. Nîmes, Anc. Etablissements Chastanier Frères et Bertrand, imprimeurs, sans date, 280 p.

Le pasteur André-Numa Bertrand fut une des personnalités marquantes du protestantisme français pendant l'entre-deux-guerres. Entre autres responsabilités, il présida le Comité général de l'Union des Eglises réformées, où il travailla efficacement à restaurer l'unité de l'E.R.F. Pendant la seconde guerre mondiale, alors qu'il exerçait le saint ministère à l'Oratoire du Louvre, il fut la tête du protestantisme en zone occupée et prit, face aux autorités, la défense des Juifs. — Ses activités presque accablantes ne l'avaient pourtant pas stérilisé intellectuellement. On se souvient peut-être de son œuvre la plus connue, *Protestantisme* (1^{re} éd., 1931), qui avait l'originalité de présenter les Eglises de la Réforme non dans leur opposition au catholicisme, mais dans leur volonté de s'attacher au Christ seul. Venu du libéralisme, A.-N. Bertrand était catalogué comme un théologien du juste milieu à cause de son irénisme. Mais il n'aimait pas cette étiquette. Il se voyait plutôt comme l'homme de l'harmonie, à la fois évangélique jusqu'à la moelle et pétri d'humanisme : « Mon Evangile vise à tout inspirer, non à tout remplacer... » (p. 200). — M. Manen met en relief les idées d'A.-N. Bertrand sur la tradition, qui annoncent prophétiquement les positions de Montréal et de Vatican II. En dialoguant avec les modernistes, A.-N. Bertrand avait reconnu que les polémiques du XVI^e siècle sur la tradition étaient dépassées : le Nouveau Testament est un stade de la tradition ; d'autre part, il est factice d'opposer l'Écriture à la tradition, parce que seule l'Eglise transmet l'Écriture à travers les siècles, tandis que l'Écriture lui donne vie en lui révélant le Christ. A.-N. Bertrand se soucia beaucoup d'éclairer le rôle vital de la tradition. Mais sa théorie se voulait non romaine parce qu'elle prenait la Bible, et non l'Eglise, comme critère de la vie chrétienne. — L'ouvrage de M. Manen, paru en 1966 croyons-nous, reproduit de nombreux textes du pasteur Bertrand, y compris de longs et intéressants inédits. MM. Marc Boegner, Pierre Bourguet, Emile Schloesing et Jacques Guérin-Desjardins ont contribué à cette biographie par des témoignages substantiels. Ce mémorial rendra service aux historiens. Nous lui reprochons sa composition trop lâche. Certes, les idées d'A.-N. Bertrand nous sont clairement présentées. Mais le portrait demeure flou, émiétté dans les divers documents. Une construction plus synthétique et quelques illustrations, voire une seule photographie d'A.-N. Bertrand, auraient assuré un public plus large à ce livre, qui a le mérite d'évoquer une belle figure de penseur et d'homme d'action chrétien, et de nous rappeler les richesses d'une époque encore proche quoique déjà bien oubliée.

JEAN-FRANÇOIS DEPIERRAZ.

Ricordi su Ernesto Buonaiuti. Premessa di Francesco Sciuto. Torino, 1968, 57 p.

Le vingtième anniversaire de la mort d'Ernesto Buonaiuti, en 1966, a réveillé l'intérêt pour cette grande figure de moderniste et d'historien dont l'influence se révèle étendue et persistante. Buonaiuti a été un extraordinaire éveillé d'esprits. Un très bel article du professeur Henri Meylan, paru dans le *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano* (Roma, 1968) met en lumière la puissance de travail et l'intérêt passionné de Buonaiuti pour toutes les manifestations de la vie spirituelle. M. Meylan établit un rapprochement suggestif entre le savant romain et le grand historien protestant que fut Emile Léonard. — Francesco Sciuto a recueilli dans une brochure les souvenirs de plusieurs intimes de Buonaiuti : on y trouve, de la plume du professeur Edmond Grin, l'évocation des séjours à Lausanne qui furent pour l'excommunié, avant l'épreuve des années de guerre, des oasis de joie et de paix ; le rappel, par Anna De Micco — une élève et une amie de la première heure — du temps où Buonaiuti recevait chez lui, avec une cordialité inoubliable, un défilé ininterrompu de disciples et d'amis. Il faut signaler particulièrement l'article d'Ernest Benz, professeur à l'Université de Marbourg, auteur d'études sur Joachim de Flore et d'un livre devenu classique sur les joachimites franciscains : *Ecclesia Spiritualis*. Ce livre et ces études sont précisément le fruit de sa rencontre et de sa longue amitié avec Buonaiuti. A côté d'autres témoignages de Salvatore Navarra, de Salvatore Caponetto, du professeur Alberto Pincherle, citons celui de Marcella Ravà qui exprime le vœu de voir paraître un jour une biographie complète et approfondie du maître romain telle que rêvait de l'écrire un disciple trop tôt disparu : Mario Niccoli.

LYDIA VON AUW.

RAYMOND ORTALI : *Un poète de la mort : Jean-Baptiste Chassignet*, Genève, Librairie Droz, 1968, 183 p. (Travaux d'humanisme et Renaissance, XCVIII.)

Parmi les poètes du XVI^e siècle que l'on a découverts ou redécouverts depuis une vingtaine d'années, Jean-Baptiste Chassignet (1571-1635) reste l'un des moins bien connus, malgré les travaux du chanoine Müller et la toute récente réédition, en 1967, chez Droz, de l'œuvre majeure du poète : *Le Mépris de la vie et consolation contre la mort*. Le livre de Raymond Ortali est une importante contribution à la connaissance de ce poète chrétien, qui mérite de figurer en bonne place à côté d'Agrippa d'Aubigné ou de Du Bartas, par exemple. Le volume comprend une bonne biographie du poète, fondée sur plusieurs documents inédits et essentiels, et une étude intéressante des sonnets du *Mépris*. Sans négliger les sources, stoïciennes et bibliques, de l'œuvre de Chassignet, mais s'attachant surtout aux moyens poétiques par lesquels le poète veut « amener son lecteur à mépriser la vie terrestre et à entrer dans la vie éternelle », M. Ortali étudie ses thèmes, ses images, ses métaphores et sa technique poétique. De très importantes annexes, dont en particulier une précieuse bibliographie critique, complètent ce solide ouvrage d'érudition, base désormais indispensable à toute étude sérieuse de l'art et de la signification de l'œuvre de Chassignet.

YVES BRIDEL.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Tendenzen der Theologie im 20. Jahrhundert, eine Geschichte in Porträts, herausgegeben von Hans Jürgen Schultz. Stuttgart und Olten, Kreuz-Verlag und Walter-Verlag, 1966, 650 p.

Le XX^e siècle apparaît, en théologie, marqué par une diversité et une multiplication sans précédent de travaux, de recherches et de prises de positions. Notre ouvrage veut s'en faire l'écho. Destiné au grand public, il est d'une lecture facile, sans prétention. — Les tendances de la théologie au XX^e siècle sont présentées au travers d'une centaine de portraits. Si l'on voit défiler tous les grands noms de la théologie, de Wilhelm Dilthey à Gerhard Ebeling et Edward Schillebeeckx, en passant par Harnack, Gunkel, Bultmann, Barth, Tillich et tant d'autres, l'on rencontre aussi des noms qui ne sont pas ceux de théologiens de métier ; ainsi, Charles Péguy, C.-G. Jung, Jacques Maritain, Karl Jaspers, Ernst Bloch, Georges Bernanos, Martin Heidegger, Simone Weil, etc. L'on ne s'est pas limité non plus à la confession protestante ; à côté de nombreux théologiens catholiques, on trouve Paul Evdokimov et Martin Buber par exemple. L'énumération de ces quelques noms montre que l'on n'est pas non plus resté prisonnier des limites géographiques, même si les Allemands sont en majorité. — Chacun des portraits esquissés tente de tracer en quelque six pages les grandes lignes de la théologie et de la vie d'un auteur. Le premier souci est d'informer. Des renseignements de caractères théologiques et historiques sont, généralement, présentés de pair, et l'on s'efforce de situer l'étude dans le vaste mouvement de l'histoire des idées. Chaque portrait est en outre précédé de la bibliographie de l'auteur et d'une courte biographie. Notons enfin que l'on a fait appel, pour la rédaction de chaque article, à la plume d'un spécialiste, recruté lui aussi sans souci de frontières nationales ou confessionnelles. Bref, l'on se trouve en présence d'un de ces panoramas dont le genre se répand aujourd'hui et qui risquent d'être de plus en plus utiles, voire nécessaires, à quiconque veut simplement rester informé de l'état des connaissances, fût-ce dans sa seule discipline.

PIERRE GISEL.

Theologie, VI + 12 Hauptbegriffe, herausgegeben von Claus Westermann. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1967, 398 p.

L'intention qui a présidé à la constitution de cet ouvrage était de présenter une sorte d'« état de la question » des principales disciplines qui, aujourd'hui, se partagent le champ d'investigation théologique. Ainsi, Claus Westermann pour l'Ancien Testament, Eduard Schweizer pour le Nouveau Testament, Bernhard Lohse pour l'histoire de l'Eglise, Heinrich Ott pour la dogmatique, Heinz Eduard Tödt pour l'éthique et, enfin, Werner Jetter pour la théologie pratique ont rédigé chacun l'une des six sections de ce recueil. Comment procèdent-ils ? A tour de rôle, chacun examine les douze concepts qui lui semblent les mieux à même de caractériser sa discipline particulière. En voici quelques exemples, à propos du Nouveau Testament : *Fils de l'homme, Royaume de Dieu et justice, esprit, corps, communauté*, etc., ou, à propos de la dogmatique : *théologie, herméneutique, révélation, nature et grâce, trinité, foi, incarnation, vie éternelle*, etc. — La spécificité de la méthode, du langage et de l'argumentation propres à chacun des rédacteurs paraît, à en croire l'avant-propos, frapper particulièrement l'éditeur. Publier côte à côte des contributions d'exégètes, d'historiens ou de dogmaticiens ne peut en effet que souligner le phénomène de spécialisation qui aujourd'hui affecte la théologie. Certes, pareil phénomène n'est

pas propre à notre discipline. Mais s'il a permis, ici comme ailleurs, d'indéniables progrès, si la diversité des modes d'expression qu'il entraîne peut être considérée comme le reflet des multiples manières dont la Bible déjà parle de Dieu, ne risque-t-il pas de nous cacher toute visée d'ensemble du travail théologique, toute finalité pratique ? La théologie chrétienne en effet n'a de raison d'être que si elle naît d'un événement historique et vise l'existence globale de l'homme d'aujourd'hui. Soit. Mais si telle est la préoccupation majeure de l'éditeur, n'aurait-il pas été d'un plus grand profit encore de demander aux rédacteurs de s'exprimer chacun à propos des mêmes concepts ? — Quoi qu'il en soit, nous avons là un panorama permettant à tout public cultivé de s'informer de l'état de nos connaissances à propos de telle ou telle notion courante en théologie. Chacun des septante-deux articles, d'une lecture aisée, occupe trois à neuf pages. Sommaires certes, mais dus à des plumes faisant autorité. Le tout est complété d'éléments de bibliographie générale (concernant chacune des disciplines) et spéciale (à propos de chacun des articles). Un index des matières et des noms est enfin le bienvenu.

PIERRE GISEL.

EDUARD THURNEYSSEN : *Seelsorge im Vollzug*. Zürich, EVZ-Verlag, 1968, 253 p. — *Wort und Gemeinde*. Probleme und Aufgaben der praktischen Theologie. Eduard Thurneyen zum 80. Geburtstag. Zürich, EVZ-Verlag, 1968, 528 p.

En la quatre-vingtième année de son âge, Eduard Thurneyen nous offre un livre et en reçoit un de ses amis : heureux symbole et résumé d'une vie où l'échange fraternel a été constant. Avec Rudolf Bohren et Max Geiger, éditeurs de l'hommage, nous nous réjouissons que soit ainsi honoré et remercié le prédicateur, le professeur, le pasteur et le « comitum fidissimus comes ». L'un de ces compagnons, le plus illustre, figure modestement dans la Tabula gratulatoria : les derniers mois de Karl Barth ont certainement été éclairés par ces deux publications qui portent témoignage d'une amitié sans faille. — Plus de vingt ans après la publication de sa « Lehre von der Seelsorge », Ed. Thurneyen reprend, sous le titre de la dernière partie de ce livre, l'exposé raisonné de sa pratique pastorale, laquelle affleure tout particulièrement dans les nombreux exemples concrets qui parsèment l'ouvrage. Celui-ci toutefois se présente à bien des égards comme une mise au point face aux courants actuels ; dans la première partie (Grundsätze der seelsorgelichen Praxis, 96 p.) Thurneyen engage le dialogue avec les tenants de diverses orientations : missiologues, laïcologues, partisans de la sécularisation et de la démythologisation, sans parler de la poursuite de l'entretien avec la psychologie et la psychanalyse. Si nous voyons bien, il y a là un essai de situer les problèmes de la cure d'âme dans la ligne du dernier Barth, entre une tendance hyper-critique et les mouvements fondamentalistes du genre « Kein anderes Evangelium ». Dans un style direct et simple et sur la base d'une théologie biblique très « classique », l'élaboration de la pensée se déploie sans que le lecteur ait jamais le sentiment d'aller à l'aventure ; la culture générale de l'auteur est toujours impressionnante, allant d'une connaissance très actuelle de la littérature spécialisée à la pratique d'écrivains témoins de notre temps, comme Frisch ou Dürrenmatt. — Quant à la deuxième partie, elle groupe trois études pratiques de dimensions inégales sur la pastorale du mariage (77 p.), des malades (36 p.) et des mourants et affligés (28 p.). Le fait est que le chapitre le plus pénétrant de cette partie, voire de tout le livre, nous semble l'étude sur le mariage, qui aborde également le thème de la sexua-

lité en général. On peut se demander toutefois si le choix de ces trois domaines à l'exclusion d'autres (comme la vie professionnelle, l'exigence « politique » ou la crise de la foi, par exemple) n'est pas significatif d'une certaine manière de situer la question du sens de la vie à ses moments « exceptionnels ». A cela on ajoutera la constatation que la plupart des exemples donnés (et qui relèvent de la situation pastorale dans une Eglise multitudiniste de Suisse alémanique) illustrent la relation traditionnelle du pasteur protestant avec un paroissien fidèle ou détaché. Un regret encore : que ce livre souvent si riche fasse bien peu de place à la recherche catholique sur le thème de la direction spirituelle en relation avec les sciences de l'homme. Il demeure que Thurneysen nous convie utilement à méditer sur la traduction pratique de l'entreprise barthienne ; il suscitera pour cela la gratitude d'un grand nombre. — Trente-sept auteurs bien connus ont apporté leur contribution à l'ouvrage collectif offert au jubilaire. Leurs travaux sont groupés en quatre sections : 1. Cinq prédications. 2. Quatre études en relation avec des problèmes d'histoire. 3. Dix-neuf monographies traitant des questions d'actualité. 4. Neuf esquisses envisageant l'avenir de la théologie pratique. Le lecteur francophone trouvera avec plaisir les noms de Jean-Jacques von Allmen (Prédication de consécration), de Jean-Louis Leuba (La crise du pastorat est une crise de la prédication), d'André Dumas (Théologie du corps. Miracle et sacrement) et de Georges Casalis (Les structures de la communauté missionnaire) ; chacun d'entre eux, praticiens, dogmaticien ou éthicien, démontre au maître la variété des chemins parcourus par ceux qui reçoivent son enseignement. J'avoue avoir particulièrement goûté la contribution de Jean-Louis Leuba, attentif à recentrer un ministère dangereusement éparpillé sur sa mission propre : « Il faudra chercher ce qui, dans notre monde d'aujourd'hui, peut offrir un nouveau domicile à l'institution permanente du ministère. » Quant aux études en allemand et à celle, en italien, de Paolo Rica, pasteur à Turin, elles se répartissent dans les quatre sections du livre ; on prêterà une attention particulière aux travaux de Tsuneaki Katô (Tokio) et de Rudolf Bohren (Wuppertal) sur la redéfinition des buts et méthodes de la théologie pratique. Si le premier tente de fonder notre discipline en ecclésiologie et le second en pneumatologie, ils sont unanimes à préserver leur propos des tentations trop faciles du dogmatisme et de l'empirisme.

CLAUDE BRIDEL.

OLIVIER RABUT : *Un christianisme d'incertitude*. Paris, L'Epi, 1968, 118 p.

C'est au nom même de l'Evangile qu'O. Rabut met en question la doctrine chrétienne : non seulement le dogme traditionnel, mais toute affirmation de nature métaphysique. Il faut radicalement distinguer l'expérience chrétienne des systèmes dans lesquelles elle s'est exprimée, déjà chez Jésus. Il n'est pas sûr qu'un Dieu existe mais il y a un courant de sens que Jésus, mieux que quiconque, a manifesté dans son enseignement et sa vie. C'est cette sève qu'il faut libérer pour qu'elle porte des fruits nouveaux. « Un christianisme en éventail, où toutes les directions de recherche soient simultanément vécues » (p. 68), telle doit être l'Eglise désormais. — La densité de ce petit livre ne permet pas de le résumer avec les nuances nécessaires. Il interroge salutairement, tout en provoquant à son tour une autre question : que reste-t-il de l'expérience chrétienne si elle n'est plus vécue dans la relation interpersonnelle où une parole vous interpelle ?

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

JEAN MOUSSÉ : *Foi en Dieu, foi en l'homme*. Paris, Les Editions ouvrières, 1968, 190 p. (Foi Vivante, 96.)

Ce petit traité voudrait convaincre les incroyants que l'expérience existentielle postule la réalité du mystère de Dieu qui la baigne et les croyants que la foi en Dieu donne en même temps le sens de l'homme. Certes, « la soif ne prouve pas la source » (Garaudy, cité par l'auteur) et la reconnaissance de Dieu doit surmonter l'obscurité qui tient au caractère partiel et inachevé de l'expérience. Rien d'autre ne peut décider de la foi que la liberté. Par ailleurs, une fausse conception de la religion justifie certaines des critiques qui lui sont faites par l'athéisme. Jean Moussé met en garde contre la double déviation du surnaturalisme et de l'immanentisme, alors que la véritable foi renvoie constamment de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu.— Si la thèse générale obtient sans peine l'adhésion des chrétiens, on peut s'interroger sur l'efficacité et même le bien-fondé de l'argumentation apologétique. Foi en Dieu, foi en l'homme sont-elles inséparables dans l'expérience ou dans le Christ ?

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

GABRIEL VAHANIAN : *La condition de Dieu*. Paris, Le Seuil, 1966, 175 p.

Voici un livre difficile et excitant tout à la fois. Difficile, parce que la langue de l'auteur n'est pas simple. Qu'on en juge sur cet échantillon, par quoi s'ouvre le chapitre IV : « Sacrement de la parole, la langue sert l'avènement de cette parole sacramentelle où l'homme se réalise, où le langage adhère aux mots, et son adhérence sacramentelle aux mots n'est que d'ordre charismatique ». — Le projet de l'auteur, pris globalement, est cependant accessible : il s'agit de montrer que les théologies de la mort de Dieu abolissent purement et simplement le christianisme, dans la mesure « où la christologie traditionnelle fait elle-même faillite avec la mort de Dieu » (p. 67). Or, continue l'auteur, prononcer la mort de Dieu peut signifier qu'on abolit le concept de Dieu en tant qu'*ens necessarium*, mais alors il faut revaloriser le concept biblique de Dieu « pro nobis » (p. 69). Cette affirmation trouve son correspondant dans la théorie du langage théologique : la Parole de Dieu cesse d'être un donné transcendant et irréductible, mais n'est pas non plus une simple extrapolation des énoncés humains. C'est bien au contraire « par la parole de l'homme que la parole de Dieu se fait chair » (p. 116). — Les choses s'éclairent considérablement dès que l'auteur quitte le terrain purement dogmatique pour parler histoire. Ses pages sur Calvin sont très intéressantes, en particulier l'analyse des quatre points de la méthode calvinienne : refus de s'inféoder aux concepts philosophiques, refus de poser un fondement soit purement anthropologique, soit purement théologique (c'est-à-dire refus d'un point de départ « essentialiste »), renversement dans la question de Dieu qui n'est pas la question que Dieu pose à l'homme ou que l'homme pose à Dieu, mais la question de Dieu qui amène l'homme à se poser des questions sur lui-même, et enfin contemporanéité de l'Eglise et du monde. — En conclusion, l'auteur pose les linéaments d'une éthique chrétienne. Pour lui, « le problème relatif à l'éthique chrétienne n'est à proprement parler qu'un cas particulier du problème ecclésiologique » (p. 148), ce qui signifie que l'éthique chrétienne n'est pas formulable en un certain nombre de principes empruntés plus ou moins heureusement à l'Ecriture sainte, mais au contraire un point d'arrivée, un aboutissement de la vie de l'Eglise. Par voie

de conséquence, l'éthique doit être encore écrite, car elle ne l'est pas (l'auteur refuse ainsi toute position fondamentaliste) : et c'est pour cela que nous avons à croire à la Parole. A la fin de son ouvrage, l'auteur montre que l'Eglise est menacée doublement par les idéologies d'une part, et par la technique d'autre part. Mais, fait-il remarquer, le monde technique menace lui-même les idéologies, qui risquent d'en mourir. Le danger, pour l'Eglise, demeure cependant moins le monde technique que le monde des idéologies. — L'ouvrage se termine par de très savants schémas, qui devraient éclairer le propos de l'auteur, mais qui me paraissent, à dire vrai, inutiles. Un auteur qui prétend éclairer, dans les dix dernières pages d'un livre, ce qu'il a dit dans ce livre, montre par là qu'il n'a pas été toujours aussi clair qu'il l'aurait voulu.

J.-CLAUDE FIGUET.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Ein Kommentar zur Physik des Aristoteles. Aus der Pariser Artistenfakultät um 1273. Herausgegeben und eingeleitet von Albert Zimmermann. Berlin, Walter de Gruyter, 1968, 106 p.

Un excellent manuscrit, déposé à la Bibliothèque nationale de Paris et datant de la seconde moitié du XIII^e siècle, expose un certain nombre de « questions » relatives à la *Physique* d'Aristote. Quel en est l'auteur ? Il ne peut s'agir que d'un familier de Thomas d'Aquin, d'un grand connaisseur d'Aristote qui aurait joué un rôle à la Faculté des Arts de Paris entre 1271 et 1277. En d'autres termes, il s'agit — de nombreux recoupements l'attestent — de *Siger de Brabant*. Le texte reprend dans l'ordre original trois grands thèmes des livres I, IV et VIII de la *Physique* : *Intendimus tractare de rebus naturalibus, moralibus et divinis, sententiam et ordinem Aristotelis prosequendo*. Cinquante pages d'introduction permettent à l'éditeur de ce commentaire d'en préciser la nature, l'auteur et le plan. Suit le texte lui-même, qui procède selon les habitudes de l'époque : *Ad primum sic proceditur — Responsio : dicendum...* Cette publication, qui paraît excellente à tous égards, jette une lueur sur une époque importante et troublée de la pensée médiévale.

RENÉ SCHAEERER.

The Apple or Aristotle's Death (De pomo sive De Morte Aristotelis). Translated from the Latin. With an Introduction by Mary F. Rousseau, M.A. Milwaukee, Wisconsin, Marquette University Press, 1968, 81 p.

Un auteur, dont on ne sait s'il fut juif, chrétien ou musulman, composa on ne sait quand ni dans quelle langue — peut-être en grec — ce petit traité qui fut traduit en arabe au X^e siècle. Ces deux premiers textes ont disparu, mais on en possède une version en langue perse qui servit de base à une traduction très libre en hébreu, laquelle passa ensuite en latin (XIII^e siècle) puis, à travers le latin, dans une demi-douzaine d'autres langues. A ces avatars correspondent autant de voyages. Le *De Pomo* vint d'Orient à Barcelone, puis en Sicile, puis à Paris. Son influence fut grande et on en conserve une centaine de manuscrits. — Quant à l'œuvre elle-même, elle s'inspire directement du *Phédon* et relate un entretien qu'eut Aristote au moment de mourir avec quelques disciples, dont Criton et Simmias. Le maître se maintenait en vie en respirant l'odeur d'une pomme. Quand la pomme échappa de ses mains, il mourut. — De toute évidence, les propos qu'on lui prête tentent d'accréditer

la légende de sa conversion philosophique et religieuse, Aristote rejetant les deux thèses, qui furent siennes, de la mortalité de l'âme humaine et de l'éternité du monde, Aristote mourant ainsi dans un esprit de repentance et de foi. C'est dire l'intérêt historique que présentent ces pages, par ailleurs assez décevantes. — L'excellente introduction est suivie d'une traduction originale du texte latin ainsi que du texte en *reprint* de la version anglaise publiée en 1892 par D.S. Margoliouth à partir d'un manuscrit en langue perse.

RENÉ SCHAEERER.

PROCLUS : *Théologie platonicienne*, Livre I, texte établi et traduit par H. D. Saffrey et L. G. Westernink. Paris, Les Belles-Lettres, 1968, CXCII + 174 p.

Avec ce livre, la collection des Belles-Lettres s'enrichit d'un volume très important. On sait en effet la place de Proclus dans l'histoire du platonisme, et son influence sur la pensée chrétienne soit par Denys soit par le *Livre des causes*. Pourtant, l'étude de Proclus est restée le privilège de quelques savants et les éditeurs du présent volume peuvent même commencer leur préface par ces mots : « La première et, jusqu'à ce jour, unique édition de la *Théologie platonicienne* de Proclus a paru en 1618, il y a très exactement trois cent cinquante ans ! » Ce livre du philosophe platonicien est cependant un de ses ouvrages les plus importants. Il ne s'agit pas d'un commentaire, mais d'un traité original, à la manière des *Eléments de théologie*, traduits récemment par le P. Trouillard. Le livre I comprend deux parties : l'une, méthodologique, où l'auteur expose avec précision les liens de sa pensée avec celle de Platon et le privilège qu'il accorde au *Parménide* parmi les œuvres du fondateur de l'Académie ; la seconde est un « traité des noms divins », comme le disent les éditeurs, c'est-à-dire « un exposé qui recherche, énumère, définit et organise les caractères essentiels de la divinité » (CXC). Les éditeurs voient dans cette œuvre une entreprise originale : « Si l'on cherche un précédent à cette construction systématique et exhaustive d'un traité des attributs divins, écrivent-ils, force est de reconnaître que l'on n'en voit point » (CXCI). En effet, alors qu'à l'époque classique on attribue le divin à des êtres ou à des idées, c'est le divin qui est maintenant sujet d'attribution. Cette nouveauté due à Proclus pénétrera dans la théologie chrétienne et dans la pensée occidentale. Le texte et la traduction sont précédés de 190 pages d'introduction consacrées à la biographie de Proclus, à l'étude de l'école d'Athènes au IV^e siècle, à la place de la *Théologie* dans l'œuvre de Proclus et à l'analyse de cet ouvrage, sans oublier l'étude des manuscrits et l'histoire du texte. A quoi s'ajoutent une « Notice du Livre I », des notes et deux index. Tout cela est très clair, très neuf et d'un grand intérêt.

FERNAND BRUNNER.

YVON BRÈS : *La psychologie de Platon*. Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 434 p.

Cet important ouvrage s'annonce comme « une tentative pour lire Platon à la lumière des idées contemporaines » (p. 11). Ce projet, auquel on ne peut qu'applaudir, se réalise à la faveur d'une lecture extrêmement attentive du texte même des *Dialogues*. L'information dispensée est impressionnante : tout ce que l'œuvre platonicienne présente de « psychologique » est passé au crible d'un examen serré de la lettre et de l'esprit. Certes, l'auteur ne nous cache pas son intention de relier Platon à Freud, mais ce dernier n'apparaît qu'à titre

de référence. Il s'agit donc d'une monographie authentiquement platonicienne, conçue dans une perspective historique. — L'évolution de Platon se développerait, nous dit M. Brès, en trois grandes étapes. Les œuvres de jeunesse graviteraient autour d'un thème majeur : la nostalgie de l'*arété* et la recherche d'un *maître de vertu*. Dès le *Ménon* et la fondation de l'Académie apparaîtrait un nouveau platonisme (p. 128, 131) orienté vers un idéal intellectualiste, l'ancienne vertu cédant la place à la science intuitive (p. 145) et le maître de sagesse s'effaçant lui-même devant une *exigence de pensée pure* fondée sur la réminiscence, la quête des Idées, l'aspiration de l'âme individuelle, soulevée par l'*eros*, et le moment sublime de la contemplation. A partir du *Phèdre* ces vues seraient dépassées au profit d'un nouveau thème, celui du *discours*. Le *logos* s'affirmerait alors comme la tâche essentielle de l'homme. L'élan dynamique qui animait la grande pensée de Platon se figerait en une logique classificatrice ; ce qui était immortalité contemplative deviendrait immortalité logique (p. 273). Et bientôt, le *logos* lui-même se résorberait dans *la loi* (p. 281). — Ainsi, de même que Platon s'était détaché de l'idéal humaniste de vertu pour entrer dans le grand mouvement érotico-métaphysique orienté vers les Idées (*Phédon*, *Banquet*, *Phèdre*, *République*), de même maintenant il opérerait un revirement dans le sens du *logos* discursif et du problème de l'erreur : il y aurait « glissement » de l'amour au *logos* (p. 300). Ainsi s'expliquerait l'importance attribuée finalement à l'œuvre législative, l'abdication du législateur lui-même sous l'emprise anonyme et rigide des lois (p. 33). Ce qui était soif de vérité ne serait plus que désir d'agir sur les hommes par la persuasion ou la crainte (375). Le vrai, le grand Platon, le théoricien génial de l'*eros*, de l'imagination délirante et de la libération créatrice ne serait plus qu'un souvenir. Mais ce souvenir, nous pouvons aujourd'hui le raviver à travers Freud. — Il faudrait de nombreuses pages pour nuancer le jugement critique qu'appelle cette riche étude. Je me bornerai à une remarque que je crois essentielle. L'auteur raisonne comme si Platon était présent tout entier dans la *lettre* de chaque dialogue, comme si changer de perspective signifiait pour lui changer d'opinion. Or aucune pensée n'est plus riche de sous-entendus et de résonances que la sienne. Dire qu'en passant des écrits de jeunesse aux chefs-d'œuvre de la maturité il abandonne l'idéal du maître de vertu pour celui de la pensée pure, c'est interpréter en changement d'idée ce qui n'est que changement d'horizon ou de niveau. Dès les premiers dialogues, Platon s'efforce de réduire la vertu à une science. L'intellectualisme n'est donc nullement une conquête de la maturité. Quant au maître de vertu, dont on nous dit qu'il s'imposait, dès le début, comme une autorité individuelle, il n'intervient que pour s'effacer devant le *logos*, c'est-à-dire devant une forme de pensée pure. Et s'il s'efface ainsi, ce n'est pas pour disparaître définitivement, car il conservera son rôle éminent bien au-delà du *Ménon* (v. Rép. 618 c) et sans doute jusqu'à la fin des *Lois*. La pensée implicite est ainsi beaucoup moins discontinuée qu'on ne cherche à nous le faire croire. Ce qui change, c'est l'éclairage beaucoup plus que la doctrine. Parler d'une « sclérose » à propos des *Lois*, c'est méconnaître que cette grande œuvre se situe dans les limites presque exclusives d'une législation concrète où ce durcissement s'imposait, car il s'agit maintenant d'organiser en un tout harmonieux la masse des non-philosophes. Si Platon ne parle plus guère ici des Idées et des aspirations individuelles de l'âme, ce n'est pas qu'il a cessé d'y croire, mais qu'il avait autre chose à dire. Ainsi, en chaque dialogue, le sujet traité de manière plus ou moins exclusive renvoie à la totalité de la pensée implicite et reçoit d'elle son sens. Certes Platon n'a pas

manqué d'évoluer, mais il a surtout multiplié les points de vue. Tout indique qu'il est resté fidèle à lui-même et que le dynamisme de l'*eros* et le statisme du *logos* ne cessent de s'impliquer réciproquement, même si les servitudes de l'expression écrite et une tendance de l'esprit grec invitent le philosophe à privilégier, selon les cas, tel aspect au préjudice de tel autre.

RENÉ SCHAEERER.

SPINOZA : *Traité politique*. Texte, traduction, introduction et notes par Sylvain Zac. Paris, Vrin, 1968, 272 p.

On connaît généralement le *Traité théologico-politique* de Spinoza, mais on néglige souvent le *Traité politique*. Il faut donc être reconnaissant à Sylvain Zac d'en donner une traduction avec le texte original en regard. Le *Traité politique* est « une application de la méthode et des résultats de l'*Ethique* à l'étude des problèmes politiques » ; car la réalité politique est « une dynamique de forces qui, exactement comme toutes les forces naturelles, expriment à des degrés différents la puissance et la vie de Dieu ». Nous voyons, en effet, Spinoza évoquer les doctrines de l'*Ethique* au début du chapitre II pour fonder l'action naturelle de l'homme. Il est plus curieux encore de le voir tout au long de son ouvrage réglementer dans ses détails la vie de l'Etat, le comportement des magistrats et des citoyens, avec une précision telle que le vêtement lui-même n'est pas laissé au hasard. C'est que l'auteur s'inspire non seulement des doctrines de l'*Ethique*, mais encore des leçons de l'expérience et de l'histoire. Dans son introduction d'une vingtaine de pages, le traducteur analyse la doctrine politique de Spinoza en la comparant à celle de Machiavel, que Spinoza cite avec éloge, et à celle de Hobbes. Il conclut que la préférence de Spinoza va à la démocratie. Mais « il ne s'agit nullement d'une démocratie représentative caractérisée par la diversité des partis... Ce qu'on peut dire c'est que Spinoza est au XVII^e siècle parmi les rares penseurs politiques qui accordent une valeur particulière aux idées d'égalité et de liberté » (p. 22-23).

FERNAND BRUNNER.

The Cambridge History of Later Greek and Early Medieval Philosophy, edited by A. H. Armstrong. Cambridge, University Press, 1967, 712 p.

Ce livre se présente comme la suite de l'ouvrage de W. K. C. Guthrie sur la philosophie grecque. Il a pour objet d'exposer comment la philosophie grecque a pris la forme sous laquelle elle a influé sur les juifs, les chrétiens de l'Est et de l'Ouest et les musulmans. Il montre ensuite ce que ces héritiers de la pensée grecque ont fait de ces richesses intellectuelles durant le premier millénaire après Jésus-Christ. Cette entreprise était trop vaste pour être confiée à un seul homme : sous la direction de A. H. Armstrong, professeur de grec à l'Université de Liverpool, sept savants se sont mis à la tâche. Ils ont voulu éviter les généralisations hâtives et montrer la complexité des faits ; ils ont porté leur attention sur plusieurs doctrines peu connues, mais dont l'importance n'en est pas moins considérable. C'est ainsi que P. Merlan, en examinant la philosophie grecque de Platon à Plotin, a étudié comme il convenait le moyen platonisme et le pythagorisme, que A. Markus a accordé une place suffisante à Marius Victorinus, que I. P. Sheldon-Williams a relevé avec soin les diverses combinaisons du christianisme avec le néoplatonisme chez les auteurs grecs, et ainsi de suite. Au début du livre, l'accent est mis sur Plotin et le néoplatonisme

païen, la philosophie grecque antérieure à Plotin n'étant étudiée que dans la mesure où elle est utile pour comprendre le néoplatonisme. L'exposé de la pensée d'Augustin occupe autant de place que l'exposé de l'enseignement de Plotin et il montre comment Augustin a incorporé la philosophie à la pensée religieuse selon les principes du *De doctrina christiana* et selon une conception particulière des rapports de la foi et de la raison. La partie suivante traite des Pères grecs de l'Eglise, auquel est rattaché Jean Scot Erigène ; la plupart des auteurs qui y sont cités ne figurent pas d'ordinaire dans les histoires de la philosophie et il faut être reconnaissant aux initiateurs de cet ouvrage collectif d'avoir renoncé comme il convenait en ce cas à la division artificielle de la théologie et de la philosophie. Leur audacieux projet nous conduit ensuite de Boèce à saint Anselme en passant par Isidore de Séville, l'époque de Charlemagne, les débats du X^e et du XI^e siècle, et à la philosophie musulmane, représentée par Al-Kindî, Ar-Râzî et surtout par Al-Fârâbî, auquel une certaine place est réservée à juste titre. Les auteurs de cet ouvrage n'entrent pas dans le détail des discussions érudites, mais leur références bibliographiques sont précises et abondantes. Leur intention est de fournir, à propos de chacun des penseurs qu'ils ont retenus, des abrégés doctrinaux adéquats et clairs, et d'expliquer, quand il y a lieu, les problématiques communes. On peut dire qu'ils y ont réussi et qu'il est très agréable de posséder en un volume un résumé circonstancié de mille ans de philosophie occidentale, marqués par la pensée grecque et particulièrement par la pensée platonicienne.

FERNAND BRUNNER.

TULLIO DE MAURO : *Ludwig Wittgenstein, his place in the development of semantics*. Dordrecht, Reidel, 1967, 62 p.

Publiée dans la série *Foundations of Language* (série supplémentaire, vol. 3), l'étude de de Mauro situe Wittgenstein dans le développement de la sémantique, mais on pourrait dire aussi qu'elle tente de restructurer ce développement même à partir de l'œuvre de Wittgenstein, négligée jusqu'ici par les linguistes. — Partant du *Tractatus*, l'auteur constate que la thèse selon laquelle la proposition est un tableau des faits (picture theory) n'est rien d'autre que la thèse traditionnelle et naïve, exposée d'abord par Aristote : le langage représente la réalité au moyen de concepts universels. Cependant, le *Tractatus* pousse cette thèse à l'absurde et même au-delà (p. 1). En effet, la thèse du *Tractatus* aboutit au solipsisme, c'est-à-dire à l'incommunicabilité. Le monde, qui est la totalité des faits, ne peut être que mon monde, puisqu'une « autre » logique, un « autre » langage, sera justement ce dont je ne peux parler. — « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde » (5.6). — Revenant en arrière, l'auteur retrace les avatars de la thèse aristotélicienne comme nomenclature universelle. Trois auteurs la critiquent : Locke, Leibniz et Vico, les premiers, envisagent le langage, non comme transcription de concepts universels, mais comme la diversité des langues à partir de laquelle, historiquement, se constituent les concepts. Mais ces critiques sont oubliées par la linguistique historique du XIX^e siècle qui, du point de vue sémantique, en reste, par inertie, à la thèse traditionnelle. — C'est à partir du jeune Croce, de Saussure et de Wittgenstein que la critique est reprise. Ces trois auteurs, de diverses façons, ruinent toute théorie visant à fonder le sens des mots dans des catégories universelles. — L'auteur voit ensuite paraître, dans les *Investigations* de Wittgenstein, dans la pensée tardive de Croce et dans les dernières notes de Saussure,

une sémantique nouvelle, fondée dans la communication humaine et la praxis, et délivrée aussi bien des présupposés aristotéliens que des paradoxes du solipsisme. Cette sémantique, construite en système ouvert, garantit un minimum de communication entre des individus et des peuples différents. — Ecrite en 1964, cette étude n'a pu tenir compte, nous dit l'auteur, de l'important ouvrage de N. Chomsky : *Cartesian Linguistics* (1966).

JEAN-PIERRE LEYVRAZ.

ALAIN GUY : *Ortega y Gasset, critique d'Aristote. L'ambiguïté du mode de pensée péripatéticien jugé par le ratiovitalisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 203 pages. (Nouvelle recherche.)

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

Cette recension a été retardée, mais il vaut la peine de mentionner ce livre, car il nous permet d'entrer en contact étroit avec la pensée d'Ortega, qui continue aujourd'hui encore à être trop méconnue. La présentation de M. Guy est ici hors de question, mais il n'en reste pas moins que la manière dont Ortega se situe par rapport à la pensée aristotélienne donne à songer. En deux mots, en effet, Ortega reproche à Aristote de ne point s'appeler Leibniz. Aristote, pour Ortega, est resté imprégné de la pensée prélogique, et « colle » trop au monde sensible. Il échoue donc à formuler les principes de la connaissance. La même chose, dit Ortega, vaut aussi pour les *Eléments* d'Euclide. — Ce qui est intéressant, dans cette thèse, c'est l'insistance mise à dénoncer le sensualisme d'Aristote et d'Euclide, car trop souvent on en a fait des dogmaticiens abstraits. Mais ce qui est curieux, c'est qu'Ortega leur impute à défaut cette qualité. Tout se passe comme si Ortega se faisait l'apôtre du progressisme de l'*Aufklärung*, ce qui étonne, mais doit être compris comme une réaction salutaire face à l'aristotélisme traditionnel et... espagnol ! — M. Alain Guy a fort bien marqué, de son côté, quelques-unes des réserves qui sont siennes face à l'intransigeance de la thèse d'Ortega. Sa présentation est, par ailleurs, souvent difficile, mais toujours claire.

J.-CLAUDE FIGUET.

E. DUPRÉEL : *Similitude et dépassement*. Paris, Presses Universitaires, 1968, 152 p. (Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, XXXVIII.)

L'ouvrage groupe autour de trois essais inédits onze études antérieures qui illustrent le dernier état de la pensée d'Eugène Dupréel, mort le 14 février 1967. L'auteur, qui se qualifie lui-même de « philosophe et de sociologue », traite dans ces textes de la « pragmatologie », définie comme une théorie générale des choses et des êtres dans leurs rapports mutuels. Les grandes lignes de la pragmatologie sont exposées dans l'essai N° 7 (*Vers une sociologie de la vie*), et les problèmes particuliers soulevés par cette théorie font l'objet des autres études. — La pragmatologie se résume en trois points : 1) La notion de consistance, c'est-à-dire l'aptitude qu'ont les choses de durer. L'auteur dresse une hiérarchie des degrés de consistance dans les trois groupes suivants : les êtres spatio-temporels, les notions, les valeurs (essai N° 2 : *La consistance et la probabilité constructive*). — 2) La théorie des Semblables qui permet d'expliquer la promotion d'êtres de consistance supérieure à partir de l'existence donnée d'êtres de consistance inférieure (essai N° 1 : *Similitude et rapprochement*). — 3) La réunion de la pragmatologie et de la philosophie de la vie sur le problème du passage du mécanique au vivant, le vivant étant plus consistant. — Eugène Dupréel

ne fait qu'esquisser ce dernier point et l'indique comme un des buts de la pragmatologie. C'est surtout l'étude de la consistance des valeurs qui semble intéresser ici l'auteur, et il n'est pas étonnant que deux des essais inédits soient consacrés à l'opposition de la « valeur de durée » et de la « valeur de croissance ». — Si au mot « Valeur » nous ajoutons le mot « Semblable », nous obtenons les deux thèmes principaux de ces quatorze essais, qui par la clarté et la précision du langage facilitent grandement une approche de la pensée d'Eugène Dupréel.

PAUL DUCOMMUN.

PIERRE DUBOIS : *Le problème moral dans la philosophie anglaise de 1900 à 1950*. Paris, Vrin, 1967, 256 p.

On trouve ici un tableau fouillé et complet de la philosophie morale anglaise contemporaine. Après ses pages d'introduction sur l'état de la philosophie morale en Angleterre, l'auteur expose les conceptions relatives aux rapports de la théorie et de l'action et les grandes théories morales qui se disputent la faveur des penseurs d'Outre-Manche. Après quoi il traite des principaux termes de la morale, de la conscience morale, du libre arbitre, de la responsabilité et de la sanction, et finalement de la nature du jugement moral. Sur toutes ces questions, il voit s'affronter principalement les partisans de l'utilitarisme idéal, de l'intuitionisme, de la théorie émotive et les tenants d'un compromis entre ces tendances. M. Dubois suit les discussions jusque dans leurs méandres. Le lecteur lui en est reconnaissant, mais il faut dire aussi qu'il s'y perd un peu et il voudrait parfois des explications moins elliptiques et un exposé plus structuré. Ce tableau, d'une activité philosophique intense et originale à propos de problèmes majeurs, demeure cependant captivant. L'auteur a systématisé les thèses en présence en un tableau suggestif (p. 211-212) et il a tenté de situer et de critiquer la recherche anglaise contemporaine. Il écrit par exemple : « L'importance nouvelle apportée à la notion de choix a... fait rentrer l'étude du comportement humain au sein des préoccupations générales. Mais c'est une rentrée timide. On continue le plus souvent à tenir l'éthique pour la discipline permettant de discerner les choses bonnes de celles qui sont mauvaises. On se concentre donc non pas sur l'agent moral, mais sur les objets susceptibles d'être décrits. On ne se soucie guère de l'homme en tant que source du jugement moral. On veut seulement distinguer avec soin la spécificité de ce jugement en tant qu'il s'oppose à d'autres. L'enquête demeure très impersonnelle. Il s'agit seulement de décrire ce que l'on voit » (p. 206).

FERNAND BRUNNER.

D. M. MONRO : *Empiricism and Ethics*. Cambridge, University Press, 1967, 236 p.

L'auteur propose une solution du problème moral posé dans la perspective anglo-saxonne contemporaine. La question est de savoir d'une part ce que signifie la proposition « quelqu'un doit faire quelque chose » ou « ceci est bon », et d'autre part comment se justifie une telle proposition quand elle est contestée. L'auteur distingue principalement deux théories : la première est naturaliste : « bon », qui veut dire par exemple « plaisant », est une qualité que les sens peuvent détecter. La seconde est non naturaliste : « bon » est une qualité que seule la raison découvre. Pour l'auteur, c'est le naturalisme qui est le vrai. Mais non pas ce naturalisme vulgaire qui confond « ceci est bon » avec une proposition du

type « l'herbe est verte ». « Bon » désigne certaines qualités naturelles, certes, mais *approuvées* par le locuteur. C'est à la critique des doctrines non naturalistes et à l'exposé de sa thèse propre que l'auteur consacre la deuxième et la troisième partie de son ouvrage. Il soutient que l'intérêt suffit à donner aux principes moraux l'autorité qu'on leur reconnaît et défend le relativisme moral : la moralité consiste pour moi à agir conformément à certains désirs pour cette raison qu'ils sont miens. Ces désirs sont moraux en ce sens qu'ils l'emportent en moi sur les autres. Il ne suit pas de là l'éparpillement anarchique des options, car les facteurs psychologiques et sociologiques rapprochent les positions des hommes les unes des autres. L'exposé, mené avec clarté, recourt à la subtile analyse du langage qui fait fureur en Angleterre. Le moraliste traditionnel trouvera tout cela d'une inspiration un peu courte.

FERNAND BRUNNER.

DIETER KELLER : *Die Todesstrafe in kritischer Sicht*. Berlin, Walter de Gruyter, 1968, 274 p.

Cette thèse zurichoise peut intéresser tous ceux qui se préoccupent des limites du pouvoir des Etats et des moyens appropriés pour combattre les crimes. L'auteur démontre dans la première partie de son livre qu'aucun des arguments invoqués en faveur de la peine capitale n'est convaincant et il tâche de démontrer dans la deuxième partie que les arguments contre la peine capitale font pencher la balance définitivement en faveur de l'abolition de cette forme de peine. Pour le moment, la peine capitale est toujours en vigueur aux Etats-Unis et en France. L'auteur admet cependant que dans des situations d'urgence — notamment en temps de guerre — l'Etat ne peut pas renoncer à la peine capitale pour certains délits militaires graves. — L'auteur cite surtout de la littérature allemande dans tous les secteurs des sciences morales : philosophie (Radbruch), théologie (Karl Barth, Dietrich von Hildebrand), psychologie, sociologie et droit ; il montre aussi les vues des grands classiques : Beccaria, Rousseau, Kant. Du point de vue émotionnel, les rapports sur les condamnations à tort sont spécialement impressionnants ; ce sont des cas où l'innocence du condamné à mort s'est fait jour ou est devenue probable après l'exécution de la peine capitale. Somme toute, une thèse de très haute classe !

OTTO K. KAUFMANN.

ROBERT-EMMET JONES : *Panorama de la Nouvelle Critique en France, de Gaston Bachelard à Jean-Paul Weber*. Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1968, 368 p.

Ce livre captivant, dû à un jeune professeur américain, est un plaidoyer en faveur de la Nouvelle Critique, mais un plaidoyer lucide. L'auteur ne se contente pas, en effet, de vanter l'apport des critiques contemporains — c'est-à-dire de Bachelard, Poulet, Richard, Sartre, Starobinski, Mauron, Goldmann, Barthes et Weber — mais il truffe son exposé d'observations personnelles destinées à montrer les difficultés, les limites et les erreurs des thèses qu'il étudie. Cette critique des critiques constitue sans doute le mérite principal du livre : un sain bon sens y préside, et, à la fin de la lecture, on a le sentiment d'y voir plus clair dans le foisonnement actuel des méthodes et des points de vue ; on connaît les thèses en présence, certaines de leurs applications, leurs qualités et leurs défauts. L'auteur s'efforce de ne méconnaître personne, mais il a une préférence pour

Roland Barthes et pour Jean-Paul Weber. Il loue la Nouvelle Critique d'avoir vu l'importance de l'inconscient dans la création littéraire, « qu'il s'agisse de l'inconscient social, mythique ou traumatique », mais il lui reproche « un fort penchant à ne voir dans le texte qu'un document », de sorte que « trop souvent les préoccupations proprement esthétiques passent au second plan ». Mais cette insuffisance ne lui paraît pas redhibitoire et il considère que la Nouvelle Critique a devant elle un avenir brillant. Il refuse cependant d'opposer absolument la Nouvelle Critique à la critique universitaire et il appelle de ses vœux l'apparition d'une « critique totale » qui unirait les éléments les plus valables de la critique universitaire et ce qu'il y a de plus intéressant dans les différentes écoles de la critique contemporaine.

FERNAND BRUNNER.

FRANCK TINLAND : *L'homme sauvage*. Préface de Georges Gusdorf.
Paris, Payot, 1968, 287 p.

L'ouvrage porte en sous-titre : *homo ferus et homo sylvestris*, de l'animal à l'homme. Son propos est d'illustrer les problèmes que soulève la définition de l'humain en faisant revivre le débat passionné qui s'éleva au temps des lumières à l'occasion de la découverte d'êtres ambigus. *Homo ferus* désigne un individu humain ayant grandi dans la solitude et l'abandon, tel un « enfant-loup » ou un « enfant-ours » comme l'Europe du XVIII^e siècle en a encore connu, si extraordinairement dégénéré que Linné en faisait une variété particulière de l'*homo sapiens*. *Homo sylvestris* est la traduction littérale des mots orang-outang, nom que l'on donna longtemps indistinctement à tous les grands singes plus ou moins anthropomorphes, que l'on connut d'ailleurs d'abord par des récits et des gravures dont l'inexactitude ne permettait pas d'en distinguer les diverses espèces. *Homo ferus* et *homo sylvestris* posent l'un et l'autre et chacun à sa manière la question de la frontière entre l'humain et le non-humain. Quels sont les critères valables pour mettre l'humanité à l'abri de toute confusion ? L'auteur nous montre quelles furent les solutions envisagées avant que Lamarck et Darwin viennent formuler chacun à sa manière l'idée de l'évolution. Historien scrupuleux des idées, il prend grand soin de replacer le débat dans les perspectives d'un temps où, bien que l'on y ait rassemblé et classé les matériaux que va mettre en œuvre la théorie de l'évolution, tout le système reste encore à nos yeux curieusement statique. L'idée d'une dégénérescence de l'homme à l'anthropoïde semble à l'époque plus praticable que celle d'une évolution des espèces ! Quel est, dans le système de la nature, la nature de l'homme ? L'état naturel de l'homme est-il un donné, ou l'homme serait-il l'homme seulement dans et par la culture, un être dont la nature serait de se faire lui-même au-delà de la nature même ? Y aurait-il des degrés d'humanité, des possibilités de progrès encore insoupçonnées, des risques de perversion peut-être fatals ? On ne saurait prétendre que les théories modernes aient apporté à ces questions des réponses définitives et l'on doit remercier l'auteur d'avoir dégagé le dessin d'un débat dépassé dans sa forme mais toujours actuel quant à son fond.

PIERRE GANDER.